

Al-Andalus, province des Empires berbères

Pascal Buresi

► **To cite this version:**

| Pascal Buresi. Al-Andalus, province des Empires berbères. 2013. halshs-01444271

HAL Id: halshs-01444271

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01444271>

Submitted on 23 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Al-Andalus, province des Empires berbères

Pascal BURESI

Directeur de recherche au CNRS (CIHAM-UMR 5648)

À la fin du ^x^e siècle, al-Andalus, jusque-là indépendante politiquement, entre dans l'orbite d'Empires maghrébins, dirigés par des dynasties berbères. Depuis la création de l'émirat omeyyade de Cordoue au milieu du ^{viii}^e siècle, le Maghreb occidental est une zone d'influence des souverains omeyyades de Cordoue. Ceux-ci y empêchent l'émergence de tout pouvoir concurrent, y recrutent des troupes et y combattent leurs rivaux du Maghreb central ou oriental. L'éclatement du califat de Cordoue au ^{xi}^e siècle en une vingtaine de petits royaumes débouche sur un affaiblissement militaire dont profitent tant les principautés chrétiennes du nord de la Péninsule que le sud marocain d'où émerge au milieu du ^{xi}^e siècle une nouvelle puissance : les Almoravides, une fédération de tribus nomades sahariennes soudées autour d'une réforme de l'islam, des mœurs et des pratiques politiques. La force de ces tribus, dont les hommes sont voilés, comme les Touaregs de nos jours, alors que les femmes ne le sont pas, repose du point de vue matériel sur le contrôle des voies commerciales en provenance du Ghana et de ses mines d'or, et du point de vue spirituel sur le soutien qu'ils reçoivent des docteurs de la loi islamique. Le souverain almoravide fonde Marrakech, leur capitale, en 1070.

Entre les pouvoirs croissants des chameliers du sud et des seigneurs chrétiens du nord, al-Andalus est l'objet de toutes les convoitises : une société opulente et sédentaire, dont les princes financent les poètes plutôt que les armées, les palais plutôt que les châteaux. L'heure du choix pour al-Andalus intervient en 1085 lorsqu'Alphonse VI de Castille-León, s'empare de Tolède, l'ancienne capitale des rois wisigothiques, provoquant une onde de choc dont l'écho se fait entendre jusqu'en Orient. Pour la première fois depuis la première expansion de l'Islam, une grande ville musulmane tombe aux mains des « infidèles ». Assommés, les princes et savants andalous en appellent alors à leurs coreligionnaires maghrébins pour les défendre. Après la brillante victoire de Zallâqa (Las Sagrajas) en 1086 contre Alphonse VI, les Almoravides vont mettre au pas, un à un, tous les princes indépendants d'al-Andalus, celui de Saragosse résistant jusqu'en 1118. Le sud de la péninsule Ibérique devient un vaste champ de bataille, défendu par des princes berbères dont l'origine, l'assise démographique et la capitale sont maghrébines, et livré à l'appétit concurrent des cinq royaumes chrétiens qui se construisent alors violemment les uns contre les autres sur les décombres d'al-Andalus : Portugal, Castille, Léon, Aragon et Navarre.

Pendant près d'un demi-siècle, les Almoravides organisent la défense d'al-Andalus. Militairement, leur pouvoir repose sur les troupes fournies par les tribus Sanhaja, à l'origine du mouvement. Politiquement, il s'appuie sur un système fortement décentralisé : chaque gouverneur est seul responsable dans sa province des impôts qu'il prélève, du recrutement de ses subordonnés ainsi que des incursions qu'il organise tous les ans contre les chrétiens du nord au titre de la « guerre légale » (*jihâd*). Tout échec dans ces domaines se solde par une mutation, avec une rotation très rapide des gouverneurs provinciaux. Idéologiquement enfin, le gouvernement almoravide affiche son respect de l'orthodoxie sunnite : aucune décision n'est prise par le souverain sans la caution d'une consultation (*fatwa*) émise par un docteur de la Loi, et les monnaies d'or (*dinar*) portent le nom du calife abbasside de Bagdad, mentionné par ailleurs lors du sermon du vendredi dans toutes les Grandes mosquées almoravides. Dans les premières années, les deux consignes principales du nouveau pouvoir sont : le rétablissement d'une fiscalité strictement coranique avec la suppression des abus antérieurs, et le *jihâd* contre les ennemis chrétiens de l'Islam.

Ces deux piliers sur lesquels le mouvement à ses origines a bâti sa légitimité vont être la cause-même de son discrédit. En effet, à partir des années 1120, quelques défaites militaires contre les chrétiens

et le début d'une révolte dans les montagnes marocaines conduisent les princes à accroître la pression fiscale pour recruter des mercenaires et financer l'effort de guerre. En vain. Affaiblis par la pression des armées ibériques au nord, les souverains almoravides ne parviennent pas à résister aux montagnards Masmuda qui descendent de l'Atlas, les renversent, et mettent en place le plus grand empire jamais fondé par les Berbères : l'Empire almohade, de la Libye actuelle jusqu'aux rives de l'Atlantique et du sud marocain aux portes de Tolède. Al-Andalus entre alors dans la dépendance politique d'un Empire encore plus grand et puissant que le précédent.

Bien injustement, les Almoravides ont laissé un mauvais souvenir dont leurs successeurs almohades sont grandement responsables, eux qui n'ont eu de cesse de les discréditer : ils auraient été illettrés, frustes, incultes et hérétiques. Les auteurs musulmans postérieurs ont répété inlassablement ces arguments de combat et au XIX^e siècle l'historien hollandais Reinhart Dozy a assimilé les Almoravides à des dévots, soumis aux consignes rétrogrades d'hommes de religion aussi conservateurs que corrompus, à l'image que se faisait cet érudit protestant du clergé catholique de son époque. Or s'il est vrai que les Almoravides ont reçu un franc soutien des religieux, bien récompensés pour leurs *fatwa*-s, les élites almoravides n'étaient pas ces incultes que décrivent certaines chroniques, bien au contraire. La vie culturelle en al-Andalus sous les Almoravides s'inscrit dans la continuité de la période précédente : les poètes et les lettrés andalous monopolisent toutes les fonctions d'administration, de grands mystiques apparaissent, les œuvres philosophiques circulent, la poésie élégiaque prend tout son essor. Paradoxalement, c'est dans cette période rude que s'enracine le mythe de l'« Espagne des trois religions ». Alors que disparaissent les dernières communautés mozarabes, que la guerre se répète inlassablement tous les ans, que les incursions succèdent aux razzias, et que l'esprit de croisade se répand chez les chrétiens de la Péninsule, les poètes arabes chantent à la cour la richesse, la verdure et la douceur de vivre d'un monde qui vacille.

Al-Andalus dans l'Empire almohade n'est pas moins riche de contrastes et de paradoxes. Les souverains almohades ne s'inscrivent plus comme leur prédécesseurs dans la dépendance de Bagdad, mais ils revendiquent pour eux-mêmes le titre de calife, prétendant ainsi à la direction universelle de tous les musulmans. Aux origines du mouvement almohade, Ibn Tûmart (m. 1130) reçoit les titres, peut-être posthumes, d'« *imâm* impeccable » et de « Mahdî ». La première caractérisation est d'inspiration chiïte : le prophète et ses descendants biologiques auraient porté en eux la lumière de Dieu. Quant à la notion de Mahdi, à forte connotation eschatologique, elle désigne un personnage de type messianique devant arriver pour annoncer le Jugement Dernier. C'est sur ces deux dogmes — le caractère quasi prophétique d'Ibn Tûmart et son inspiration divine — que °Abd al-Mu'min (r. 1130-1162), le successeur d'Ibn Tûmart, va asseoir idéologiquement l'Empire qu'il construit en trois décennies.

Il s'impose comme unique législateur, seul interprète autorisé des textes fondateurs de l'islam, écartant les oulémas du processus interprétatif qui caractérise le malékisme occidental. Les oulémas sont mis au pas, leurs ouvrages de consultations juridiques sont brûlés, ils sont cantonnés à leur activité judiciaire ou enrôlés dans les bureaux provinciaux pour des tâches administratives. La révolution dogmatique almohade a de grandes conséquences sur l'administration des provinces andalouses. À la décentralisation administrative almoravide succède la centralisation almohade. Les gouverneurs des grandes cités andalouses ne sont plus seulement membres des tribus dirigeantes, ce sont les fils, puis les descendants, de °Abd al-Mu'min. Dorénavant l'autorité du prince sur ses représentants est redoublée par celle du père sur ses fils.

Un programme d'éducation, inspiré selon toute vraisemblance du Livre V de la *République* de Platon, est mis en place à Marrakech : comportant un entraînement physique, militaire et intellectuel, il est destiné à former les nouvelles élites dirigeantes qui reçoivent le nom de *talaba* avec la première place dans l'ordre de préséance. Des ouvrages didactiques et pédagogiques sont rédigés par les grands savants almohades de l'époque, tels Ibn Tufayl (1110-1185), et Ibn Rushd (1126-1199), plus connu sous le nom d'Averroès, tous deux médecins, conseillers, philosophes, et pour le second Grand cadî de Cordoue. Telle est la révolution almohade : un programme d'éducation spécifique adapté à chaque catégorie : élites ou plèbe, hommes ou femmes, enfants ou adultes, libres ou esclaves.

La guerre contre les ennemis chrétiens du nord est dirigée par le calife en personne, qui s'allie

durablement avec les rois de Léon et de Navarre, et signe des trêves avec deux des trois autres royaumes, pour concentrer ses attaques sur le dernier : le Portugal, la Castille et l'Aragon font successivement les frais de cette politique. Un vaste programme de construction est lancé : mosquées, minarets, forteresses sont construits en al-Andalus. Les versets coraniques gravés en une nouvelle écriture cursive servent de motifs décoratifs sur les stucs, sur les monnaies et sur les tissus des ateliers califaux.

De cette époque, au cours de laquelle les Berbères ont dirigé al-Andalus depuis Marrakech, tout a été dit : tantôt on a insisté sur la cohabitation harmonieuse et la rencontre des juifs, des chrétiens et des musulmans, sur la *translatio studii*, le transfert pacifique des savoirs antiques, à travers le relais des philosophes arabes, en particulier Averroès (m. 1199), le « Grand commentateur » d'Aristote, tantôt sur la violence et l'intolérance des Almohades qui, dans les premières décennies, organisent des épurations sanglantes au sein des tribus fondatrices du mouvement et suppriment la *dhimma*, puis qui organisent de grandes armées pour affronter les royaumes chrétiens à Uclès (1172), Santarem (1184), Alarcos (1195) ou Las Navas de Tolosa (1212).

Malgré leur échec final, ces deux Empires maghrébins successifs, sont parvenus pendant un siècle et demi à contenir l'expansion des royaumes chrétiens ibériques et ont assuré la défense d'un al-Andalus très largement désarmé face à des sociétés chrétiennes organisées pour la guerre autour de deux grandes idéologies fondamentalement religieuses et soutenues par la papauté : la croisade et la *Reconquista*.

Encadré

Les *dhimmi*-s et la *dhimma* en al-Andalus aux époques almoravides et almohades

Almoravides et Almohades ont eu une attitude très différente, aux résultats pourtant similaires, vis-à-vis de la *dhimma*, le statut juridique garantissant en terre d'Islam aux non-musulmans, la possibilité de conserver leur foi et leur lieu de culte, de posséder des biens et de les transmettre. À la fin du XI^e siècle, la population d'al-Andalus compte encore de nombreux *dhimmi*-s, juifs ou chrétiens arabisés, lointains descendants de la population présente dans la péninsule Ibérique avant la conquête arabo-berbère : les Mozarabes. Les Almoravides, en orthodoxes rigoristes, respectent la *dhimma*, mais les conflits croissants avec les royaumes chrétiens du nord renforcés par une forte immigration française, rendent la situation des mozarabes andalous de plus en plus inconfortable. Les nouveaux souverains berbères accroissent sur eux la pression fiscale et, inquiets de nourrir en leur sein une cinquième colonne, les contraignent finalement à l'alternative suivante : la conversion ou l'exil. De nombreux mozarabes se réfugient alors à Tolède, capitale de l'empereur Alphonse VII de Castille-Léon, contribuant ainsi paradoxalement à l'arabisation de la ville et des colons francs. Le bas-clergé mozarabe est alors marginalisé par la hiérarchie ecclésiastique, d'origine bourguignonne et favorable à la réforme grégorienne. Disparaît ainsi, non sans résistance, la liturgie wisigothique dont la mémoire avait été conservée durant les cinq siècles précédents sous domination musulmane.

La position almohade sur la question est nettement différente. L'almohadisme, ou dogme de l'Unicité divine (*tawhîd*), élaboré par les plus grands intellectuels de l'époque (Ibn Tufayl et Averroès) est conçu comme avènement ultime de la Révélation. Dans cette optique, le pouvoir almohade (*amr*) est la réalisation de l'Ordre divin (*amr Allâh*) ; il contraint donc non seulement les juifs et les chrétiens, mais aussi les musulmans eux-mêmes à la conversion. Cela explique que le grand savant juif Maïmonide (1138-1204) ait pu être accusé en Orient d'apostasie, car avant son départ pour l'Orient, il n'a pu vivre et grandir au Maghreb, de 1147 à 1165, que comme musulman almohade.

Illustrations

1- Carte avec Uclès, Badajoz, Santarem, Las Navas

- 2- Giralda
- 3- Pendón de Las Navas de Tolosa
- 4- Dinar almoravide frappé en al-Andalus et dinar almohade
- 5- Château de Baños de La Encina
- 6- Manuscrit (lettre à Pise, manuscrit médical andalou, mathématique).

Bibliographie

Pascal Buresi, *Une frontière entre chrétienté et Islam dans la péninsule Ibérique (XI^e-XIII^e siècle)*, Paris, Publibook, 2004, 366 p.

Pascal Buresi, « L'Empire almohade. Le Maghreb et al-Andalus (1130-1269) », dans F. Hurlet (éd.), *Les Empires. Antiquité et Moyen Âge. Analyse comparée*, Rennes, PUR, 2008, p. 221-237.

Pierre Guichard, *Al-Andalus, 711-1492 : Une histoire de l'Andalousie arabe*, Paris, Hachette Littératures, 2001.